

**Lauréats du concours  
d'écriture  
2020**

**THÈME**

**« De ma fenêtre... »**

# Avant-propos

Pour la 11<sup>ème</sup> année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours d'écriture.

## Lauréats :

- Céline TRAVAGLIANTI (St-Denis, La Réunion)  
pour « *De ma fenêtre je me suis envolé* » p. 4
- Jeannine GONZALEZ (Le Grau du Roi, Gard)  
pour « *De ma fenêtre confinée* » p. 14

## Mentions spéciales du jury :

- Ana DA SILVA, 10 ans (Jacou, Hérault)  
pour « *Journal d'une rêveuse* » p. 17
- Valentine PLANTIER, 12 ans (Vauvert, Gard)  
pour « *Confiné mais heureux* » p. 21

L'équipe organisatrice tient à saluer l'ensemble des participants et remercie très chaleureusement les membres des jurys pour leur participation.

## « *De ma fenêtre je me suis envolé* »

par Céline TRAVAGLIANTI, (St-Denis - La Réunion)

**M**on ami, mon cher Hector, toi en qui j'ai confiance, je dois t'annoncer ce qui est arrivé au monde. J'ai entendu, aux informations, qu'il ne se passait rien en Suède. Alors je vais te raconter une histoire qui n'en est pas une. Une histoire vraie.

Un beau jour, ou plutôt, un mauvais jour, un jour de mars, dieu de la guerre, tout s'est arrêté. Une horloge bloquée sur l'heure zéro. Les rues vidées de leurs âmes, les grilles baissées des commerces, les voitures garées, les écoles sans enfants, tout avait le goût de la mort. Une suspension temporelle, un arrêt cardiaque du monde. Incroyable, cette sensation de liberté. Les photos du monde entier dans un espace-temps futuriste. Imagine le Vatican, les Champs-Élysées, la place du Trocadéro, Venise, Florence, Rome, les grandes avenues du monde entier d'une splendeur inédite, puisque dénuées d'humains. Une image apocalyptique d'un monde où seuls les hommes auraient été exterminés.

Puis les ennuis ont commencé. Difficile de s'approvisionner durant cette période. Tout le monde porte un masque. Comme chacun a du mal à se faire comprendre de l'autre, tout le monde se tait ou fait semblant de discuter et abrège rapidement la conversation. Une sorte d'art du silence s'installe, une mélodie silencieuse d'un bonheur perdu, la difficulté de communiquer enfin admise. Les gens se croisent et se décroisent, sans se serrer la main, sans s'embrasser.

Les cerveaux carburent à des années lumière, les pensées circulent dans tous les sens. Que dire, que faire dans cet univers inquiétant ? Les souvenirs surgissent, les peurs aussi. Point de conversation. L'art de la parole s'est évaporé.

Moi, je vais là où le vent me porte, comme d'habitude. Tu me connais, je hais les contraintes. Alors, les interdictions de marcher plus d'une heure par jour, je n'en tiens pas compte. « Je suis libre, Jack... » et le resterai. Et puis, forcément, ces interdictions ne s'appliquent pas à moi. Je les comprends, ces hommes, ces femmes et ces enfants qui n'ont plus le droit de sortir, de bouger, de parler, de rire avec les autres. C'est le rire qui me manque le plus. Le rire, et puis aussi les chuchotements, les cachotteries, les secrets que l'on aimerait pouvoir entendre, ces conciliabules dont on se sent exclu, ces mystères. Pas un groupe d'adolescents ne circule, bras dessus, bras dessous, pas de cris de joie, pas de rire contagieux. Juste un silence étrange, dans un monde qui semble avoir perdu la raison.

Un matin, dès potron-minet, j'ai vu une vieille dame claudicante. Elle pleurait en marmonnant des mots que je comprenais à demi, j'entendais « mon enfant », « mes petits-enfants », « mes amis ». Elle s'agrippait à sa canne comme un naufragé à sa planche. Je l'ai suivie. A pas de velours. Elle ne m'a pas vu ni entendu. Cette femme,

Gisèle, ne s'était jamais sentie aussi seule. Elle qui a perdu son mari, qui était entourée des siens au moment où il a fallu accepter sa disparition, elle qui s'est retrouvée dans un petit appartement loin des siens, qui les voyait une fois par semaine, qui attendait ce jour les six autres jours, ne s'est jamais plaint. Elle comprenait les hasards et les tristesses de la vie, les peines et les chagrins, les vies de ceux qu'elle aimait. Elle aussi, elle avait vécu, avait été forte, vaillante sur ses deux jambes. Elle aussi avait dû affronter des combats. Aujourd'hui, on lui demandait de mener un combat étrange, un combat solitaire, un combat contre la peur de la solitude. Cette solitude qui l'effrayait le plus.

Ce même jour, je suis allé me promener dans mon quartier préféré. J'ai entendu des cris terribles. Des menaces de mort. J'ai vu une femme se faire tirer par les cheveux, les yeux exorbités par la peur, ses enfants la regardaient terrifiés. L'homme maintenant la plaquait au sol, lui assénant des coups de poing juste assez fortement pour l'assommer un peu, pas assez fortement pour la tuer. Elle le suppliait, il était hors de lui. Elle pleurait, en silence, il la méprisait, en silence. Les enfants pleuraient dans leur oreiller, pour ne pas alerter les voisins et pour ne pas voir leur mère soumise devant la brute. Je les ai observés longuement, tristement, et comme je ne pouvais pas les séparer, je suis parti sans faire de bruit, pour ne pas énerver cet homme qui n'en était plus vraiment un. Il n'était pas non plus un animal, plutôt un monstre, un être qui a franchi les limites du bon sens et de l'honnêteté, un être qui a transgressé les lois de la vie pour adopter celles de la mort.

J'ai pleuré à mon tour en silence sur tant de souffrances cachées. Je suis resté plusieurs heures derrière un buisson ; quand je suis sorti, la nuit tombait, entourant de son silence bleuté la vie. La

lune montrait son premier quartier et moi j'avais peur, peur de ce que je voyais, peur de ce que j'imaginai désormais au sein des foyers, peur de mourir de faim, de soif, de peur.

Les hommes ne mesurent pas la puissance du groupe. Nous oui, tu le sais bien, nous savons que l'énergie du groupe nous permet d'avancer. Je plains ces hommes et ces femmes, distants les uns des autres, redoutant le contact, craignant d'avoir à écouter l'autre. Leur énergie diminue de jour en jour, leur espérance en un avenir meilleur aussi. Nos ancêtres, nos aïeux, nos parents nous ont transmis la joie du groupe. Nous ne faisons pas partie d'une secte, encore moins d'une association. Nous faisons partie du Tout, du monde orchestré par l'Unité. Les hommes ne comprennent pas qu'ils vont tomber, par manque de confiance en l'autre, par crainte de la chute.

Il faut que je te raconte encore. Tous les matins, je vais chanter pour Thomas. Je l'aime beaucoup, ce petit. Il n'a pas eu de chance, les médecins ont détecté une leucémie, et depuis des mois, il est allongé sur un lit d'hôpital. Il est de plus en plus fatigué par les médicaments, les vomissements, les évanouissements. Mais il se bat, il veut remporter le combat. Dans ses yeux qui parfois peinent à s'ouvrir, je vois la volonté de vivre. Je suis allé chanter pour Thomas. Aujourd'hui, il va mal. Jusque-là, sa mère dormait dans un fauteuil et veillait sur lui chaque nuit, le bordant, lui racontant des histoires. Elle n'a plus le droit de s'approcher de lui car il ne survivrait pas au coronavirus. Ce petit corps, tout maigre sous les draps, semble abandonné. Alors ce matin, j'ai chanté pour lui comme jamais. Je voulais qu'il ressente le bonheur d'être ensemble, la puissance de l'amour, la joie d'être aimé. J'ai chanté à m'égosiller, jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et esquisse un sourire. J'ai regardé Thomas droit dans les yeux, l'ai salué et suis

parti. Je reviendrai demain, ai-je chanté en le quittant.

Je sais que depuis le début de mon histoire, si quelqu'un intercepte ma lettre, il se demandera qui je suis pour vivre et penser ainsi. A cette personne je livre un indice : je ne suis pas citoyen comme vous. Nous habitons la même terre, nous respirons le même air, mais nous sommes profondément différents. Je souffre du confinement, sans être confiné, parce que vous n'êtes plus là, parce que vous me manquez. Moi, je ne suis pas anorexique, même si je suis très léger, je ne suis pas boulimique même si je mange sans cesse. Vous n'avez pas encore deviné ? Je suis libre. Non ? Toujours pas ? Je suis le petit serin, tout petit, vous m'avez forcément déjà vu, à la plage, à la montagne ou ailleurs. J'ai chanté pour vous, sans que vous y prêtiez attention. Depuis le confinement, le silence est tel que vous m'entendez. Le moteur des voitures ne couvre plus mon chant. Je suis là, minuscule dans la demeure de dame Nature, sans peur, libre d'aller et venir de fenêtre en fenêtre. Ce que je vois me déplaît souvent depuis le confinement. Et puis, braves gens, vous me donnez moins à manger qu'auparavant. Les temps sont plus durs pour moi aussi.

Les humains se demandent ce qu'ils font sur terre. Nous, les serins, nous savons que nous avons une mission, celle de contribuer à l'entente générale. Notre chant apporte la sérénité, c'est pourquoi nous sommes serins. La conscience que nous avons de notre mission nous empêche de nous perdre. J'ai souvent l'impression que les humains se donnent pour mission de perdre l'autre. Es-tu de mon avis ? Je suis convaincu, profondément convaincu, que les humains peuvent mieux faire. T'accordes-tu avec moi sur ce point ? Ils n'ont pas appris à se parler ni à se comprendre, et leur monde est peuplé d'incompréhensions. Ils répètent que le langage distingue l'homme de l'animal. C'est vrai, sauf que ce sont les animaux qui possèdent

le langage. Eux possèdent des mots, des phrases, mais rien ne leur permet de communiquer réellement. Ils font semblant.

Depuis le début du confinement, non seulement ils ne se parlent plus, mais ils parlent chacun dans leur coin. Sur le rebord des fenêtres, je regarde la télévision, le médecin qui fait le décompte des morts chaque soir, le ministre de la santé seul à l'écran, puis celui de l'éducation nationale, puis celui des sports. Et l'homme ou la femme chez qui je me suis posé regarde un peu hébété l'écran, et parfois même lui parle. De plus en plus de personnes marchent seules dans les rues, font les courses seules, vont seules chez le médecin. Moi, je vois l'intérieur de leur corps, et je vois que la joie qui s'effrite abîme les particules de leur corps. Cela peut paraître étrange, et pourtant, si on y réfléchit, le corps est le reflet de ce qu'on lui fait subir, n'est-ce pas ? Les humains ont masqué la partie de leur corps qui leur permettait de se sentir vivant, de râler, d'embrasser, de louer, de blâmer, de chanter. Ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. J'ai l'impression qu'ils n'attendent plus rien, même pas la fin de ce virus. Comme s'ils avaient intégré le désespoir en eux. Thomas, lui, est triste parce qu'il est seul, mais il a plus de force que nombre d'adultes. Il a conservé au plus profond de lui l'espoir, le seul espoir qui va lui permettre de s'envoler un jour, de quitter cet horrible hôpital empli d'odeurs nauséabondes. Moi, je sais qu'il sortira de là, car je vois l'intérieur de son corps et la leucémie est en train de diminuer. Il sortira moins abîmé que les humains solitaires.

Une jeune fille que j'aime beaucoup, Lucie, habite en plein centre ville, et depuis le confinement, chez elle, la musique jaillit toujours, Mozart, Chopin, Schubert, et encore Schubert, son préféré, ce qui ne l'empêche pas d'écouter aussi des musiques actuelles. Un jour, je l'ai entendu discuter avec une voisine et elle lui disait que tout cela

allait passer, que la vie allait retrouver son cours, qu'il fallait vivre pleinement, même en plein confinement. Je l'ai observée. Elle a ressorti ses crayons à dessin et s'est remise à brosser des portraits, elle a écouté des films en langue étrangère, elle a suivi des conférences d'histoire de l'art en ligne, carnet et stylo à la main pour prendre des notes. Elle a beaucoup cuisiné et a réappris à se faire plaisir sans aller en centre ville. En fait, tout simplement, elle a compris qu'elle n'avait pas d'autre choix que de rester confinée, mais elle a choisi son confinement. Certains ont choisi de se confiner avec des pensées cafardeuses, d'autres avec la joie et une activité débordante. Lucie a choisi de ne pas se laisser aller à un défaitisme et à un désespoir latent, elle a opté pour une activité différente. Elle a choisi de prendre son temps, de vivre le temps différemment. Sans montre, sans horloge et sans contraintes. Je sais, mon père m'a répété toute mon enfance : « Qu'ai-je fait au ciel pour avoir un serin philosophe ? » Et moi, je lui disais qu'il avait de la chance, parce que les philosophes sont les rois de demain. Lucie m'a prouvé que le bonheur était relatif, la liberté intérieure et que les vrais rois d'aujourd'hui gouvernaient leur propre personne. J'ai adoré la voir dessiner, chanter et écrire. Emprisonnée, elle vivait comme si elle était libre, peut-être même mieux ! Tu vois, de belles choses également ont lieu pendant ce confinement.

Tu comprends, mon ami, la chance que nous avons de pouvoir circuler à notre aise. Depuis la Suède, tu ne vois pas les hommes confinés, tu serais étonné de les voir en cage, ici. Vis pleinement, carpe diem, n'oublie jamais que tu peux toujours voler plus haut. Et chante, toujours plus haut, pour réparer l'harmonie humaine.

*Paris, le premier quartier de lune après mars 2020*  
*Ton ami de toujours, Achille*

## « *De ma fenêtre confinée* »

par **Jeannine GONZALEZ**, (Le Grau du Roi)

**P**eux tu m'imaginer  
De ma fenêtre confinée ?  
Dans ce bel appartement  
Acheté récemment  
Pour la vue, l'espace, le mouvement ?

C'est le cœur en fête  
que je cours vers la fenêtre  
J'y attends la joie des enfants  
J'y attends les passants  
J'y attends la musique  
Et là ! Instant critique...  
Je viens de me rappeler  
La France est confinée !

De ma fenêtre, la tristesse s'est installée...  
Mon regard se pose sur une mer d'huile  
Pas même un souffle  
Le plus grand des aventuriers reste lui aussi confiné.

Rien à l'horizon  
Pas même un son  
Pas l'ombre d'un chien  
Rien...

Un nouveau jour se lève  
De ma fenêtre confinée  
Ce grand vide j'ai observé  
J'écoute ce grand silence  
La peur de sortir, c'est une évidence  
Demain peut-être, une trêve sera annoncée ?

Les jours passants  
La vie sociale me manquant  
Tel un animal en cage  
Les yeux écarquillés  
Je scrute la plage, la vie est comme arrêtée...

Quand un matin, réveillée par les moteurs d'engins,  
Je découvre avec stupeur,  
Que la source de mon bonheur  
Est sous l'emprise de ces machines de malheur !

Devant leur chorégraphie  
Leurs allées et venues bien cadencées  
Je me sens profondément démunie  
Sous les ordres donnés, rien ne pouvait les arrêter !

Pourquoi prenait-on ma plage ?  
J'étais prête à écrire une page  
A faire signer une pétition  
Afin de stopper ces camions  
Des photos, je me suis mise à faire  
Pour appuyer ma missive auprès du Ministère

D'énormes pâtés de sable sont déposés  
Les dunes du Pilât ne pouvaient pas lutter  
Le Grau du Roi allait-il être rebaptisé ????  
Du haut de mon balcon  
J'ai bien cru avoir changé de région !

Enfin, vint le jour où ma plage reprit forme  
Retrouva sa sérénité avant d'être à nouveau, foulée et défigurée.

Puis l'heure nous est accordée  
Pour respirer l'air iodé  
La vie alors s'est à nouveau installée  
Tu te doutes bien que c'est le cœur rempli de joie  
Que je retourne de ce pas, vers ma fenêtre  
Pour reluquer ce qui se passe en bas.

D'abord, ce petit Monsieur fort coquet  
Qui d'un pas chancelant  
Promène son chien dans la journée,  
Heureusement, très obéissant.

Puis cette joggeuse essoufflée  
Très élégante dans sa foulée !  
Telle une gazelle, elle continue de plus belle  
A passer et repasser, un sillon va finir par creuser !  
Voilà maintenant, qu'elle traîne des pieds !  
Certainement pour le plaisir de faire durer ?

Tiens, écoute ceci !  
Voilà une jeune fille qui franchit l'interdit  
Un sachet à la main  
Pour récupérer sur le sable fin  
Les besoins déposés par son chien !

Là, tu dois penser..  
« ma pauvre petite, tu pars en biberine ! »  
« ce que tu me racontes, c'est sans intérêt ! »

Et bien tu te trompes,  
Car je me rends comptes que confinement faisant  
Je savoure l'instant présent et de cette compréhension  
Me voilà à mon balcon, dans l'accueil de « ce qui est »  
Sans attente ni regret

Alors j'observe les goélands  
Ils semblent avoir en ce moment  
Un drôle de comportement.  
La rue déserte, ils se sont appropriée  
Ne trouvant pas de quoi se rassasier  
Leurs têtes dirigées vers le ciel,  
Semble dire « mais où sont ils passés ? »

Les cormorans sur la digue,  
Guettent les poissons qui naviguent.  
Nargueraient-ils les pêcheurs confinés ?  
Car taquiner la daurade ou le rouget  
Désormais, ils en sont privés !

De ma fenêtre confinée  
J'admire la couleur de la mer  
C'est maintenant un joyau qui m'est cher !  
Tantôt marine, déroulant tout doucement son écume  
Tantôt sombre, selon la lumière du temps.  
Elle avance, se retire  
Laissant sur le sable une histoire  
Quel doux moment en ma mémoire.

Aujourd'hui, posée je suis  
De tous ces moments, je me réjouis  
Alors merci Monsieur confinement.

Et toi fillette ?  
Qu'as-tu vécu de ta fenêtre ???

**Mention spéciale du jury**

**« *Journal d'une rêveuse* »**

par **Ana DA SILVA**

10 ans (Jacou)

## Lundi 5 mai :

Quand je m'approche de la fenêtre,  
Je me met soudain à rêver,  
De moutons roses en train de paître,  
Ou encore du feu dans la cheminée.

Beaucoup disent qu'une fenêtre ne sert à rien,  
Excepté la lumière passagère,  
Et pour l'air du petit matin,  
Moi, je dis qu'ils exagèrent.

La vie qu'elle nous donne,  
Nous remplit la tête  
De belles images, d'autres bonnes.

Je vois une montagne de gâteaux,  
Et un cheval volant,  
Deux nuages jumeaux,  
Marchant sur le vent.

Tout à coup j'étais sur un nuage,  
Ma fenêtre toujours devant moi,  
J'admirais le paysage,  
En passant au dessus des toits.

Je volais de plus en plus haut,  
Dépassant la lune,  
Il ne faisait pas plus chaud,  
Que dans un océan de brume.

Je retombais doucement,  
Dans un univers inconnu,  
De couleur bleue étaient les gens,  
Qui acclamaient le roi Manu.

Mais quel était ce monde étrange,  
Qui accueillait des licornes,  
Et toutes sortes d'êtres étranges,  
Ayant sur leur tête des cornes.

**Mardi 6 mai (suite du poème) :**

Je ne savais pas quoi faire,  
J'étais emprisonné,  
Il n'y avait rien d'autre à faire,  
Que de se mettre à hurler.

De ma fenêtre je vis une bonne fée,  
Dans la magie elle était maître,  
Et elle voulut m'aider,

Les murs s'écroulèrent,  
Mais il restait ma fenêtre,  
Elle était à présent de verre,  
Et je dis ce poème à la lettre.

En sursaut je me réveillais,  
Ce fût un rêve très beau,  
Que jamais je n'oublierai.

Autre fin :

Quand je me réveillais,  
J'étais à ma fenêtre,  
Tout ce temps je rêvais,  
Dans ma chambre bien douillette.

**Mention spéciale du jury**

**« *Confinés mais heureux* »**

par **Valentine PLANTIER**

12 ans (Vauvert)

Que veut vraiment dire le confinement ?  
Ce n'est pas seulement s'ennuyer,  
C'est aussi apprécier le moment présent  
En découvrant l'entraide et la solidarité.

C'est applaudir tous ces gens qui vont travailler,  
Ceux qui continuent à nous soigner,  
Ceux qui risquent leur vie pour nous aider,  
On ne pourra jamais assez les remercier.

Pour arriver à se supporter,  
Chantons, dansons, rions ensemble,  
Faisons des jeux de société  
Qui enfin nous rassemblent!

Mettons-nous tous à cuisiner  
De bons petits plats faits maison,  
Lavons-nous les mains avant de manger,  
Utilisons le savon sans modération.

Pour les anniversaires,  
Appelons-nous en visio  
N'en faisons pas tout une affaire  
Puisque c'est très rigolo...

Alors, en attendant que le temps passe,  
Amusons-nous, dessinons, écrivons,  
Faisons comme la tortue dans sa carapace:  
**RESTONS CHEZ NOUS !!!**

